d'immolation, *stabat mater dolorosa*, vous redirez au monde, esclave des jouissances, la noblesse, la fécondité, le mystère triomphal de la douleur.

Vous révélerez à l'homme que la vie est un devoir à remplir, une souffrance à porter, un apostolat à exercer: que la meilleure place pour lutter, pour souffrir, est encore au pied de la croix, entre Marie, sa mère du ciel, et vous, sa mère de la terre!

CHAPITRE VIII

LE DRAME DU VENDREDI SAINT

Mes Frères,

Au jour commémoratif de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, la sainte Église, après avoir jeté des palmes, avec de joyeux hosannah, sur la route du « Roi de mansuétude », tout à coup s'interrompt, comme frappée de stupeur.

Aux clameurs enthousiastes de la foule, à l'ovation délirante qui, à défaut des âmes, ferait tressaillir même les pierres du chemin : *Si hi tacuerint, ipsi lapides clamabunt*, la sainte Église oppose la série des douleurs qui attendent, à cinq jours de là, le Triomphateur d'Israël.

Après avoir raconté aux fidèles les bien-

faits, les miracles du Maître, elle s'arrête, et, sous le souffle d'une inspiration divine, elle écrit ces mots :

« *Passio Domini nostri Jesu Christi.*

« *Passion du Seigneur Jésus-Christ.* »

O titre lugubre et sanglant d'un drame de mystère! ô souvenir inénarrablement triste d'une tragédie que la terre n'a vue qu'une seule fois, mais dont le monde chrétien ne se consolera jamais; car il y a dans cette épopée gigantesque et terrible, où s'enlacent le divin, l'infâme, le sublime, l'abominable, lutte de toutes les passions contre l'amour, il y a la double trace d'une douleur, d'un crime éternellement digne de nos larmes.

Quelle a été, dans la Passion, l'attitude lamentable de l'humanité en face de Jésus-Christ?

Quelle a été l'attitude, adorablement belle, de Jésus-Christ en face de l'humanité?

Telles sont les deux pensées auxquelles se ramène toute l'ampleur de notre sujet.

C'est aujourd'hui que la parole des prêcheurs évangéliques se sent défaillir.

La Vierge, mère de Dieu, est abîmée dans

sa douleur; ses regards sont sur la croix; son cœur y est fixé! Un deuil immense enveloppe la terre et le ciel...

Vers qui jeter un cri d'espérance?

La croix seule rayonne; demandons-lui la lumière et le courage.

O crux, ave, spes unica!

I

Attitude de l'humanité en face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

Au premier acte du grand drame de sa Passion, le divin Maître agonise au jardin de Gethsémani, sous un poids de tristesse, sous l'accablement de toutes nos iniquités! Il prie, Il pleure, Il se traîne à genoux devant son Père, Il répugne à boire l'affreux calice de ses souffrances, de nos crimes, des colères de la Justice éternelle!...

Enfin il s'écrie, soumis : « Que Votre volonté, ô mon Père, non la mienne, s'accomplisse! »

L'ange des adorables réconforts vient le soutenir.

Quelle est, à cette première étape des douleurs de Jésus, l'attitude de l'humanité?

I. — L'humanité dort. Oui! les trois préférés du Sacré-Collège, les trois extasiés du Thabor: Pierre, Jacques et Jean, tandis que leur Maître les appelle à son secours, demeurent plongés dans les lourdeurs d'une lâche, d'une inexplicable somnolence : « *Erant oculi eorum gravati.* Eh quoi! vous n'avez pu veiller une heure en ma compagnie? » leur dira tristement Jésus.

Lamentable démenti de l'inertie, d'une sorte d'indifférence; attitude profondément humiliante et d'une amère ironie, quand on songe aux protestations d'amour, de courage de Pierre et de ses compagnons, une heure auparavant!

En quoi, mes Frères, à la distance de dix-neuf siècles, la scène a-t-elle changé? N'est-ce pas encore aujourd'hui par le découragement et la lassitude, avec une sorte d'anesthésie de toutes nos forces vives de résistance, que les catholiques répondent aux appels de Notre-Seigneur Jésus-Christ?

Sempiternels dormeurs, n'entendons-nous pas, depuis vingt ans surtout, les plaintes de notre Dieu qui nous demande de l'aider dans son combat terrible; de soutenir sa cause contre la tourbe des traîtres, des ennemis, valetaille lettrée, cohue d'élite ameutée contre la vérité?

Nous avons, je le sais, mille raisons d'être tristes. Épiscopat, clergé, ordres religieux, œuvres catholiques : tout ce qui se rattache de près ou de loin à Jésus-Christ, est soumis, en France, à des suspicions injustes, à des mesures blessantes, à des lois progressivement persécutrices. Comment ne nous sentirions-nous pas atteints au cœur, en constatant chaque jour de nouveaux symptômes de décomposition sociale; en voyant l'étalage impudent de tous les scandales d'honneur, d'argent; la mise en œuvre, quasi officielle, des sept péchés capitaux; et comme conséquence, l'augmentation des crimes, des suicides, des cas de folie; les ravages de la pornographie et de l'alcoolisme, ruine de l'âme, poison du corps; le dépeuplement des séminaires au profit des camps et des casernes; la corruption obligatoire de l'enseignement primaire; l'athéisme dans l'enseignement

supérieur, dans la législation, dans le mouvement national des idées et des choses?

Le Christ agonise dans la personne de son Église : n'entendez-vous pas le bruit grandissant de la haine, de la trahison, de l'hypocrisie, qui s'approchent, en armes, pour le saisir?

Où sont, pendant ce temps-là, les énergiques protestations des disciples fidèles? où, les grands spectacles des nobles résistances, la passion d'amour poussé jusqu'au zèle? où donc, enfin, l'attitude courageuse des vrais défenseurs de Jésus-Christ, des fiers soldats de l'Église? Hélas! durant cette crise redoutable de la fin du dix-neuvième siècle, les catholiques dorment. A l'écart, ils semblent se mourir de marasme et d'aphonie.

Les apôtres étaient aussi sans mouvement et sans voix, tandis que Jésus souffrait dans l'ombre des Oliviers.

II. — Le traître, cependant, n'était pas loin. « Celui que j'embrasserai, avait-il dit aux juifs, aux soldats, c'est celui-là. Empoignez-le; prenez vos sûretés, de peur qu'Il ne vous échappe. »

Prêtres et légionnaires approchaient, guidés par « l'homme au baiser » : Judas!

« Traître et voleur », disent saint Jean et saint Luc, qui l'avaient vu à l'œuvre.

La troupe, armée d'épées et de bâtons, parut aux abords du jardin. Des torches et des lanternes brillaient dans l'obscurité. Jésus se présenta : « Qui cherchez-vous? » dit-il. — « Jésus de Nazareth. » — « C'est moi. » — Épouvantés, ils tombèrent à la renverse.

Ce miracle de puissance et d'autorité avait jeté l'hésitation parmi les soldats. Ils regardaient Judas, attendant le signal convenu. Lui, s'approcha précipitamment : « Maître, Maître, salut! » dit-il, et ses lèvres le baisèrent.

« Judas, lui répondit Jésus, mon ami, est-ce pour cela que tu es ici? Livrer le Fils de l'homme par un baiser! »

Le Verbe de Dieu avait, de toute éternité, désiré recevoir de l'humanité le baiser des puretés séraphiques, des repentirs amers.

Quelle attitude l'humanité a-t-elle prise pour répondre à Jésus? Elle s'est avancée, hypocrite et infâme; elle lui a, par les lèvres de Judas, donné le baiser de la trahison.

Cette attitude, hélas! l'humanité la conserve toujours : Judas n'est pas mort.

Lorsque Jésus-Christ s'en va, à travers les

siècles, dans la personne de l'Église, du Pape, des prêtres, des catholiques garrottés, sous une levée de bâtons et d'épées, on peut voir Judas qui s'éloigne, emportant le prix du marché horrible.

Les Judas! ce ne sont ni des étrangers, ni des ennemis; mais des enfants que l'Église a portés, qu'elle a nourris, qu'elle a élevés; ce sont des amis, devenus traîtres, des apôtres qui se sont faits apostats.

Judas a mille fois changé de nom, sans changer de caractère. On l'appelait au quatrième siècle : Arius, Constance et Julien; au moyen âge : Béranger, Abeilard, Arnaud de Brescia, Frédéric II. Jean Huss en Allemagne, Henri VIII à Londres, Luther à Wittemberg, Calvin à Strasbourg. Jansénius et Saint-Cyran dans le dix-septième siècle. Voltaire, Rousseau, Robespierre au dix-huitième. Et, de nos jours, Talleyrand, Renan.

Mais, qu'il soit prêtre ou évêque, roi ou ministre, hérésiarque ou sectaire, philosophe ou bourreau, partout c'est Judas.

C'est le Judas de la dernière cène, qui a bu dans la coupe du Cénacle le vin du Seigneur, qui a entendu prédire sa trahison sans se troubler, et que l'Église n'a pu ramener, ni par

la honte, en prédisant son sort : « Un de vous doit me trahir; celui-là est à table avec moi »; ni par la menace en s'écriant : « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi »; ni par les marques de sa bonté, en lui lavant les pieds; ni par un regard accablant et une interpellation formelle : « Tu l'as dit, le traître : c'est toi! »

Ah! les traîtres seront toujours détestés de tout ce qui porte, je ne dis pas un cœur chrétien, mais un cœur honnête.

Honte à l'homme qui livre le drapeau, les aigles de la patrie, les clés d'une citadelle! son nom devient l'horreur de l'humanité. Mais honte à qui livre une femme : sa mère! — Et l'Église est une mère. — Honte à qui livre son Dieu! crime d'infamie, de lâcheté, d'hypocrisie, d'effroyable ingratitude!... Écoutez Judas : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai : *Ego tradam.* »

Quel trésor d'analyse psychologique et d'étude morale que l'Évangile!

Saint Luc qualifie Judas du nom de traître; saint Jean lui donne l'épithète de voleur.

De fait, l'argent est toujours le levier de toutes les trahisons. Judas est le type de l'homme qui met l'argent au-dessus de la

conscience et de l'honneur, au-dessus de l'amitié et de la foi.

C'est le financier de la suite de Jésus, le caissier du Sacré-Collège, dont les comptes, habilement agencés, marquent les soustractions à son profit.

Il y a le Judas de la plume.

Écoutez-le : « J'ai été élevé par les prêtres; c'est aux frais de mon curé que j'ai fait mon éducation ; le sacerdoce, je le connais pour l'avoir désiré, l'avoir aimé. Que voulez-vous me donner : *Quid vultis mihi dare?* et je le livrerai à la risée publique. Je traînerai la confession dans la boue ! je calomnierai l'histoire de l'Église, je profanerai le caractère des miracles, je porterai à la religion des coups d'autant plus sûrs, que je suis un familier : *ego tradam!* »

— Que voulez-vous me donner? — et sous le voile de modération feinte qu'exige la sagesse du temps, moi, lévite échappé du sanctuaire, je baiserai Jésus à la joue, je le souillerai dans un sourire, j'en ferai « un villageois naïf », « ami des bons festins » ; « un géant sombre » ; « un factieux[1] » ; et de Marie, une femme vulgaire ; du même coup, je vous livrerai la Divinité du Fils et la Virginité de la Mère !...

[1] Renan.

Tiens, Judas, sois payé par l'or des deux mondes, par la popularité, et les titres honorifiques : *ego tradam!...*

— Que voulez-vous me donner? — Je vous livrerai, avec ma fille, l'honneur de ma maison ; ma fille est chaste, modeste, pieuse ; mais convenons de la dot : vous avez de l'argent, donnez-m'en assez pour combler le déficit de ma caisse, rétablir l'équilibre de mes affaires, empêcher une banqueroute imminente ; je vous la présenterai ce soir : *ego tradam!*

— Que voulez-vous me donner? — et pour assouvir votre haine contre le parti clérical, je fomenterai l'impiété parmi les classes ouvrières et souffrantes ; j'attiserai l'esprit de révolte, je lancerai des meneurs ; je soutiendrai les grèves ; je pousserai à la violation du dimanche : j'exciterai à la corruption les hommes de l'usine, les femmes de l'atelier ; je forcerai la mère et le père, sous peine de refus de pain, de travail, à livrer leurs enfants à toutes les horreurs de votre enseignement sans Dieu, sceptique et corrupteur !

Ah ! quel que soit leur nom, sous quelque

étiquette qu'ils agissent, journalistes ou romanciers, au foyer conjugal comme à la Bourse, à l'usine comme au prétoire ; ils ont beau se hâter de disparaître, dès que le marché est conclu et la victime livrée, emportant la bourse gonflée d'or, leur soif du gain et leur trafic sacrilège ont laissé sur leur front un stigmate ineffaçable, et le baiser hypocrite qu'ils ont donné à la victime, en la trahissant, leur a mis aux lèvres une plaie livide, inguérissable, qui les fait partout reconnaître.

Traîtres et voleurs, de toute nuance et de tout pelage! bas spéculateurs qui débattent tous les marchés, même les plus ignobles, les plus sacrilèges, qui vendent tout : l'honneur et la conscience, la liberté et la patrie, l'amour et la foi, leur âme et leur Dieu! pour trente pièces d'argent!... Traîtres et voleurs : Judas!!!...

Sur le signal de Judas, la troupe armée arrêta Jésus, et l'entraîna, lié, vers Jérusalem.

Il était écrit : « Je suis comme un doux agneau, que l'on porte au sacrifice : *Ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam* [1].

[1] Jér., XI, 19.

III. — Effrayés, les disciples s'enfuirent. Le Prophète avait dit : « Je frapperai le Pasteur, et les brebis se disperseront [1]. »

Voilà donc le dénoûment pitoyable de toutes les protestations de cet amour qui devait affronter le martyre! Où sont les chefs d'armée? Ils ont disparu comme de faibles femmes!... Où sont les pierres du sanctuaire? Où sont aujourd'hui, sur le champ de bataille et de péril, les unités sociales, les autorités, tous ceux qui forment l'état-major de la religion et de la patrie?

Hélas ! l'humanité n'a point cessé d'imiter les apôtres : la trahison et l'abandon sont toujours les caractères de son attitude en face de Jésus-Christ.

Que de fois même, tous les chemins étant fermés à la fuite, l'humanité en arrive à propos de Jésus-Christ à toutes les lâchetés de l'apostasie.

IV. — Pierre suivait son Maître de loin. Ralentissement de mauvais augure ! Il se dissimulait à la faveur de la nuit. Introduit dans l'enceinte du Prétoire par saint Jean, il se

[1] Zach., III, 7.

mêlait timidement au cercle des soldats qui se chauffaient autour des braises entassées au milieu de la cour. Avant que le coq, prophétique vengeur évocateur matinal du passé douloureux, écho vivant du remords, eût fait entendre, des collines lointaines de Siloé ou du corps de garde gaulois, le cri perçant du réveil[1], Pierre, en trois circonstances, renia son Maître.

Il avait froid aux mains; il frissonnait sous la bise de Nisan, et se rapprochait de la flamme. Il ne sentait pas son cœur se glacer. De songer à sa propre conservation lui faisait oublier Jésus-Christ.

La voix d'une portière eut raison de son beau courage : « Je ne connais pas l'homme que vous dites, s'écrie-t-il, décontenancé, tremblant : *Nescio hominem istum!* »

Le Maître adoré dont il avait confessé la divinité, qui lui avait remis les clefs du royaume des cieux, Pierre l'appelle : « cet homme, cet individu là : *hominem istum!* » Il se défend, comme d'un déshonneur, de l'avoir jamais approché; il jure de toutes ses forces qu'il n'a rien eu à faire avec lui : *Cœpit*

[1] La loi religieuse interdisait de nourrir des coqs dans l'intérieur de Jérusalem.

jurare et anathematisare. La main levée, il proteste avec indignation et serment : « Pour qui me prenez-vous; moi! mais je ne connais pas seulement cet homme! »

Lâcheté! ingratitude! sacrilège! Comment, Pierre, tu ne le connais pas?

D'un mot, d'un geste, d'un regard, naguère cet homme, sur les bords du lac de Tibériade t'a fait joyeusement quitter ta barque, tes filets, ton vieux père. La main de cet homme t'a fait sauver des flots, qui t'engloutissaient. A cet homme, tu as, à deux genoux, dans l'enthousiasme de ta foi ardente, offert toute ton âme, disant : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant! vous avez les paroles de la vie éternelle. »

La splendeur miraculeuse de cet homme au Thabor t'a arraché ce cri d'ivresse et d'extase : « *Bonum est nos hic esse :* quel bonheur d'être ici! »

Ce soir même, ô misérable apôtre, tu l'as vu devant toi, en une posture d'esclave, te lavant les pieds! ce soir même, tu as reçu de Lui la première communion avec le sacerdoce!... Et ta lâcheté passe l'éponge sur tant d'amour! *Nescio hominem istum.* Tu ne connais pas cet homme, malheureux? Tes